

Erhard Siefel, l'homme aux masques

Le maître suisse met en scène les Kanze, prestigieuse troupe de nô, à La Villette

COMME ils le feraient d'un jeu de Lego, les ouvriers assemblent les éléments d'une scène de nô dans l'espace vide de la salle Charlie Parker, à la grande halle de La Villette. Erhard Siefel les accompagne d'une attention souriante qui ne néglige aucun détail. Un à un, cet homme de belle allure sort des cailloux de grands sacs plastique et les dépose devant la scène, pour qu'ils dessinent la rivière - la frontière symbolique indispensable qui sépare les spectateurs des acteurs du nô.

Cette scène, c'est Erhard Siefel qui l'a conçue. En bois de cèdre et de sapin blanc, démontable. Elle a déjà servi, à Toulouse, où il est allé piocher les cailloux dans la Garonne. Mais c'est la première fois qu'elle accueille la famille Kanze, la plus prestigieuse troupe de nô du Japon, qui donne, à partir du 25 novembre, une série de représentations exceptionnelles.

Dépositaires de la tradition majeure de l'art du nô, les Kanze sont sollicités dans le monde entier. Mais ils coûtent cher, très cher, et réclament une confiance infaillible à leurs hôtes. Au moindre détail qui ne leur convient pas, ils reprennent l'avion. S'ils sont à Paris, dans le cadre du Festival d'automne, c'est grâce à Erhard Siefel. Kiokazu Kanze, le chef de la famille (trente-sept ans, sur scène depuis l'enfance) - une star au Japon - est un ami de Siefel. « Il m'a dit : "Je viens pour toi, je veux que tu sois heureux." En retour, je lui dois le meilleur. »

TRADITION OUBLIÉE

Gagner une telle amitié n'est pas donné à tout le monde. Erhard Siefel le doit à sa passion : les masques. Depuis bientôt quarante ans, les masques occupent sa vie, au point de lui tenir lieu de biographie. Même en restant des heures en sa compagnie, le visiteur n'apprendra pas grand-chose de l'homme. Il croira en revanche percer le mystère des masques mais, plus le temps passera, plus il mesurera combien cette tentative

tient de l'impossible. Comme dans les contes habités par des revenants, chaque porte que Erhard Siefel ouvre dans son récit plonge dans une enfilade de pièces. Sans fin. Il faut savoir que Erhard Siefel est suisse, donc fou comme les Helvètes quand ils s'offrent des chemins de traverse. Il est venu à Paris quand il avait dix-neuf ans. Tout en suivant les Beaux-Arts et l'école de Jacques Lecoq, il a gagné sa vie en dansant (« En Suisse, dit-il, j'étais bébé danseur »).

Très vite, les masques ont pris toute la place. Erhard Siefel s'est mis à en façonner, « comme des sculptures faites pour le théâtre ». A l'époque, les masques n'étaient pas bien considérés - sauf par Giorgio Strehler, qui, avec son *Arlequin*, leur redonnait les lettres de noblesse de la grande tradition oubliée de la *commedia dell'arte*. A Paris, Siefel travaille pour Maurice Lehman, directeur de l'Opéra. « Je faisais mes masques dans la petite chambre de bonne où j'habitais. Je n'avais pas vingt-cinq ans. Quand Maurice Lehmann a demandé à voir mon atelier, j'ai éludé. »

A force de travailler seul, isolé, Erhard Siefel tourne en rond. Il cherche de la documentation sur l'art des masques, se rend compte qu'il y en a peu en Europe. Mais il mettra longtemps avant de faire le voyage d'Asie, Bali et le Japon, pour rencontrer les grands maîtres. « Je n'osais pas. Je me disais que je n'avais pas le droit. »

Aujourd'hui, les maîtres le reconnaissent comme un des leurs. En France, Erhard Siefel est l'homme des masques par excellence. Antoine Vitez a fait appel à lui quand il a monté *Le Prince travesti* de Marivaux. Maurice Béjart l'a demandé pour *Casta diva*. Mais c'est surtout au Soleil d'Ariane Mnouchkine qu'il travaille. Depuis *L'Âge d'or*, qui dans son souvenir reste le plus beau spectacle parce qu'il a représenté « la naissance du masque », Erhard Siefel est un indispensable compagnon de route des créations du Soleil. Depuis quelques années, il travaille de



JEAN-PIERRE FAVREAU

Erhard Siefel dans son atelier

plus en plus pour le Japon, où on lui achète ses masques à n'importe quel prix. Mais ce n'est pas cela qui lui importe. Ce qu'aime Erhard Siefel, ce sont les découvertes qu'il peut faire - les heures passées dans un temple à regarder un masque en compagnie de moines, sans dire un mot.

« ÊTRE QUELQU'UN D'AUTRE »

Écoutons-le : « Le masque, pour moi, cela veut dire être quelqu'un d'autre. Et c'est la définition du théâtre. Je n'aime pas les masques accrochés aux murs. Quand je travaille, je ne me dis jamais : "Je vais faire un masque." Je pense théâtre. C'est la vie humaine qui m'intéresse. Pas la forme du nez. » C'est pour cela qu'Erhard Siefel ne se définit pas comme « facteur », mais comme « sculpteur ».

Au fil des voyages et des années, il s'est constitué une collection - celle d'un passeur, obsédé par l'idée merveilleuse d'établir des ponts entre les cultures - de trois cents masques, dont cent sont exceptionnels (Erhard Siefel est l'une des rares personnes à posséder des masques d'origine de la *commedia dell'arte*), qui reposent dans des banques ou des endroits qui les protègent de l'usure du temps. Pour lui, ce sont des documents, des trésors à conserver, pour que la tradition ne se perde pas.

A la grande halle de La Villette, les masques de la famille Kanze, qui vont servir aux représentations



Le « sculpture » de masques.

de nô, seront gardés jour et nuit. Ce sont des « biens culturels japonais ». En guise d'hommage, la maison Hermès a conçu une valise spéciale pour les faire voyager. Elle sera offerte à Kanze Kiyokazu à son arrivée à Paris. Erhard Siefel a vu pour la première fois un spectacle de nô devant une petite auberge, dans le nord du Japon. Il ne se souvient plus quand c'était, mais il n'oubliera jamais le choc qu'il a ressenti.

Avec le nô, il a trouvé l'essence de ce qui l'attire dans la culture japonaise et qui s'apparente à une forme de méditation. « C'est un art total, avec la littérature, la musique, le jeu. Au départ, le nô était une offrande aux dieux. Ce n'est pas un art spectaculaire, comme le kabuki. Il

se joue dans la pénombre, avec peu de mouvements. Il demande à être vu en suivant une ligne d'horizon précise. A La Villette, je voudrais que les spectateurs puissent mettre leurs yeux dans le Moyen Age japonais, d'où vient le nô. C'est pour cela que j'ai conçu la scène. Je l'ai voulue comme au Japon, avec les rangées de sièges qui l'entourent. Il y aura quatre cents spectateurs environ. Il ne faut pas trop de monde, sinon, on perd la vision des détails, qui est déterminante. Les spectateurs pourront suivre le texte ; il sera sous-titré en direct. Je voudrais qu'ils sentent que cet art pousse la tragédie à son extrême. Qu'ils contemplent la vie, avant ou après la mort. »

Brigitte Salino